

Géographie, histoire et définition d'une identité régionale : le cas de l'Outaouais

Pierre Louis Lapointe, Ph.D.

Volume 11, Number 2, 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11105ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Fédération des sociétés d'histoire du Québec

ISSN

1201-4710 (print)

1923-2101 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lapointe, P. L. (2005). Géographie, histoire et définition d'une identité régionale : le cas de l'Outaouais. *Histoire Québec*, 11(2), 4–17.

societies are French-speaking, but English texts will be accepted and published as well, as long as they meet the above-mentioned criteria and the Publishing Policy in general. Those articles might be made available in French as well or be summarized in French. Also, depending on the topic and interest from our readers, we'll consider providing executive summaries in the other language on occasion.

En bref, tel que précisé dans son

énoncé de mission, le magazine se veut avant tout une publication de vulgarisation historique qui saura représenter adéquatement les diverses régions du Québec et les divers secteurs d'intérêt en patrimoine et en histoire. Mais, pour y parvenir, il aura besoin de la contribution de ses sociétés membres... et de leurs membres. Notre rédactrice en chef, Jeannine Ouellet, et moi-même attendons donc ces contributions avec impatience.

We look forward to your contributions. Au plaisir de vous lire...

Le Président,

*Fédération des sociétés
d'histoire du Québec,*



Richard M. Bégin

Richard M. Bégin

GÉOGRAPHIE, HISTOIRE ET DÉFINITION D'UNE IDENTITÉ RÉGIONALE : LE CAS DE L'OUTAOUAIS

par Pierre Louis Lapointe, Ph.D.
Historien et archiviste

Conférencier inaugural du congrès 2005 de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec, Pierre Louis Lapointe est un spécialiste reconnu du patrimoine et de l'histoire de l'Outaouais. Détenteur d'une maîtrise en histoire de l'Université d'Ottawa et d'un doctorat de l'Université Laval, il a mis sur pied le centre régional des Archives nationales du Québec en Outaouais en 1977 et en a dirigé les destinées jusqu'en 1989. Il signa de nombreux articles et publia plusieurs ouvrages, dont « Buckingham, ville occupée » (*Asticou*, 1984) qui lui mérita le prix littéraire de l'Outaouais, de même que *Les Québécois de la bonne entente. Un siècle de relations ethniques et religieuses dans la région de Buckingham, 1859-1950* (Éditions du Septentrion, 1998). Il lança récemment un album photographique intitulé *L'Île de Hull. Une promenade dans le temps* (Éditions GID, n° 9, Collection « 100 ans, Noir sur Blanc », 2004). Il est toujours archiviste au Centre de Québec des Archives nationales du Québec. L'article qui suit est une adaptation de la conférence qu'il a livrée le 3 juin dernier à Gatineau.

Il est risqué, illusoire peut-être, de vouloir se servir de la géographie et de l'histoire pour définir l'identité d'une région comme l'Outaouais. Mais le risque en vaut la chandelle : la tentative nous apparaît tout à fait appropriée dans la mesure où elle permet d'éclairer un tant soit peu le vécu actuel de l'Outaouais à ce chapitre.

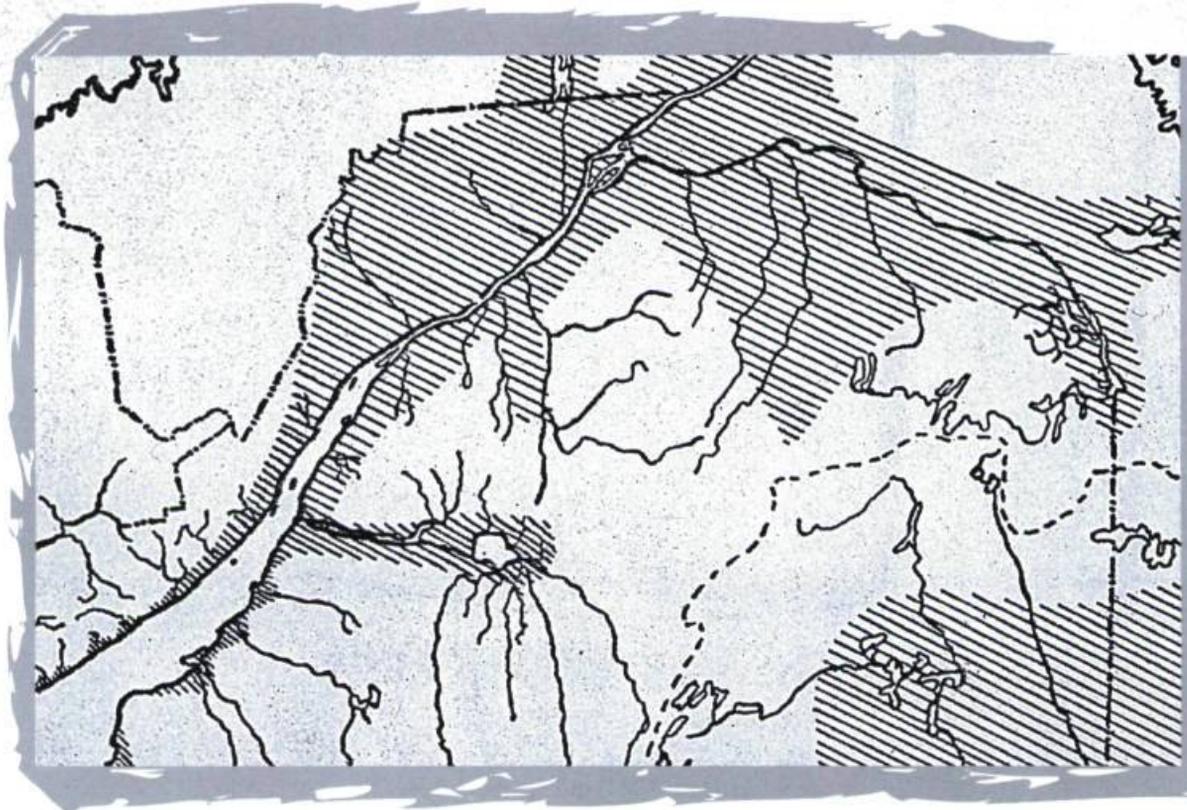
Dans son étude sur *L'identité* (Paris, PUF, 1986), Alex Mucchielli attire notre attention sur les « référents identitaires », ces facteurs qui aident à façonner une identité groupale, nationale, voire régionale. Les principaux référents sont d'ordre « matériel et physique » (géographie, organisation territoriale, habitat, architecture...), « historique » (origines, événements marquants,

personnalités incontournables, croyances, traditions culturelles...) et « psychoculturel » (mentalité, vision du monde, prémisses culturelles, système de valeurs...). Ce sont ces éléments qui constituent le ciment de l'identité et du sentiment d'appartenance. Et d'insister sur l'importance de l'histoire : « Un groupe constitue donc son identité en assimilant son histoire. Cette transmission et remémoration du passé collectif, des épreuves, des succès et échecs du groupe, des conduites exemplaires de ses héros... participe au processus d'identification culturelle. Le rappel de l'histoire à travers les récits, les œuvres d'art, les cérémonies et rituels, ainsi qu'à travers l'éducation des jeunes générations, contribue à façonner l'identité d'un groupe social » (pages 42-43). La mission de l'historien, c'est de mettre en valeur les continuités qui servent d'assises au sentiment d'identité culturelle... continuités qui peuvent servir d'**antidote** à la contestation systématique des valeurs traditionnelles et de la vision du monde et

du vécu de nos ancêtres... et de remède à « l'insécurité ontologique » générée par le culte du relativisme et de l'individualisme, par la « culpabilisation de la normalité » et par la rectitude politique véhiculées par les médias.

matière première du chercheur et de l'historien, nous apparaît comme le plus noble et indispensable des patrimoines puisqu'il nous permet de reconstituer tous les aspects du passé, y inclus les bâtiments et les objets disparus!

Ces paysages sont marqués par une longue évolution géologique dont les principaux jalons sont : la création des Laurentides il y a plus d'un milliard d'années; l'invasion marine du Iapetus, au paléozoïque, il y a plus de 500 000 000 d'années; les glaciations du pléistocène il y a 1 600 000 ans; et



L'invasion marine maximale de la mer Champlain. Extrait de Initiation à la géologie de Laverdière.

Et qui dit passé et histoire dit patrimoine, ce legs de ceux qui nous précèdent dans le temps et dans un espace géographique donné. Et le patrimoine, cet héritage transmis, prend de nombreuses formes. Le paysage modifié par l'homme et l'immobilier prend beaucoup de place et de ce fait embarrasse les spéculateurs et les entrepreneurs, trop souvent des philistins partisans du *tabula rasa*. Le mobilier (objets, artefacts) quant à lui souffre de sa nature « mobilière » et se promène de collections privées en musées, par là même sorti de son contexte. Le patrimoine imprimé et archivistique, la

De la géographie de l'Outaouais

La rive nord de l'Outaouais, de Calumet jusqu'à Hull, fait partie du Bouclier canadien. Le long de la rivière, la plaine étroite s'étire, n'occupant que peu d'espace en comparaison du plateau laurentien auquel elle est adossée. Celui-ci est disséqué du nord au sud par des rivières et des vallées qui, comme celles de la Coulonge, de la Quyon, de la Gatineau, de la Blanche, du Lièvre et de la Rouge, sont autant de voies de pénétration du Bouclier canadien.

l'invasion de la mer Champlain il y a 12 000 ans suivie de son retrait graduel par la suite.¹

Des premiers habitants de l'Outaouais

La toponymie de l'Outaouais témoigne, comme celle de plusieurs autres régions du Québec et du Canada, de l'ancienneté de la présence amérindienne dans notre région. Plusieurs noms géographiques prennent en effet leur origine dans des vocables

amérindiens. D'autres, comme *Chaudière* (Asticou), sont des traductions tandis que certains d'entre eux rappellent les premiers grands explo-

l'Outaouais. C'est lui également qui, sur sa carte de 1632, identifie les nations « algonquiennes » qui habitent l'Outaouais.² Il s'agit entre

dominent la rivière des Outaouais et dont le campement principal se trouve sur l'île Morrison, un endroit stratégique d'où ils contrôlent, bien avant l'arrivée des Blancs, le commerce qui s'exerce sur la « Grande rivière ».³

Des « staples »

L'histoire économique du Québec et du Canada est presque toujours dominée par l'exploitation d'une matière première, un « staple »,⁴ qui vendue à l'extérieur du pays, permet de payer pour l'importation de produits manufacturés en provenance d'Europe ou des États-Unis. Tour à tour, les fourrures, le bois, le blé, etc. jouent ce rôle dans l'économie. L'Outaouais est au cœur de l'activité économique générée par le commerce des fourrures et le commerce du bois.

Plusieurs postes de traite jalonnent la « Grande rivière » jusqu'au milieu du XIX^e siècle, comme autant de marqueurs qui rappellent l'importance considérable du commerce des fourrures dans l'Outaouais. Les principaux sont alors situés au lac des Deux-Montagnes (Oka), aux Chats (Quyon), au Fort Coulonge, au lac des Allumettes (Fort William), à des Joachims, à Mattawa et au Témiscamingue. Deux des plus importants, ceux de Fort-Coulonge et de Témiscamingue, remontent à l'époque de la Nouvelle-France. D'autres, moins importants et surtout moins connus, ont marqué pour un bref moment l'histoire de la région de Hull. C'est le cas de celui de Deschênes, auquel sont intimement liés Ithamar Day et les McConnell. Le commerce des fourrures, qui connaît son apogée sur l'Outaouais vers 1850, disparaît peu à peu, ruiné par la montée du mouvement de colonisation et le développement de l'industrie du bois. C'est



SAMVEL DE CHAMPLAIN
Fondateur de Québec Capitale du Pays de Canada
1608

Samuel de Champlain, explorateur de l'Outaouais.

rateurs européens. C'est Champlain, par exemple, qui baptise les chutes Rideau en se disant qu'elles forment comme un rideau en tombant du haut de la falaise de la rive sud de

autres des Weskarini (Petite Nation) qui occupent les vallées de la rivière Rouge, de la rivière Petite-Nation et de la rivière du Lièvre, et des Kichesipirini (Grande Nation), qui

ainsi que ferment tour à tour les postes des Chats (1837), de Fort Coulonge (1855), de Fort William (1869) et le « Vieux Fort Témiscamingue » (1891), situé près de Ville-Marie.



*Un vestige de l'épopée de la traite des fourrures.
Le « Vieux fort » du lac Témiscamingue vers 1930.
Collection Pierre Louis Lapointe.*

Des portages des Chaudières

Amérindiens, explorateurs, voyageurs, trafiquants, missionnaires, militaires passent par les sentiers de portage de la rive nord de l'Outaouais bien avant que n'apparaissent les cageux, les bûcherons, draveurs et colons qui s'installent sur les rives de l'Outaouais et de ses tributaires. En remontant la rivière des Outaouais, ces premiers voyageurs se doivent d'emprunter les trois portages qui permettent alors de contourner les chutes et rapides qui bloquent le passage des canots. Le premier de ces trois portages, le « Portage du bas », longe de près la rive et les rebords escarpés du « Trou du diable », empruntant un tracé de 650 pas environ qui, aujourd'hui, longerait la rue Eddy et le boulevard Taché pour se continuer de l'autre côté du ruisseau de la Brasserie, le long de la rive de l'Outaouais. De cet endroit, on achemine les canots à « demi-chargés » jusqu'au pied du deuxième portage, au fond de la baie « Squaw » ou « des Paresseux », à l'arrière de l'UQO (Université du Québec en Outaouais). Ce deuxième

portage, le « Portage du milieu », permet de contourner les petits rapides de la Chaudière, à la hauteur de Val-Tétréau. Ce sentier historique, encore intact, passe aux pieds du monument Brébeuf en traversant d'est en ouest le parc qui se trouve à l'extrémité de la rue Bégin, à Val-Tétréau. Le sentier du troisième portage, celui « du haut », contourne en ligne droite, sur une distance d'environ 200 pas, les rapides Deschênes.

En parcourant le sentier du « Portage du milieu » et en gravissant les quelques marches taillées à flanc de rocher par ces porteurs d'autre-

fois, on peut marcher dans les pas de tous ceux qui ont marqué l'histoire de la Nouvelle-France et du Canada. Plus bas, près du pont Chaudière et de la chute du même nom, on peut, avec un peu d'imagination, respirer leur présence et, en remontant dans le temps, revivre la « cérémonie du pétun » qui se déroulait au pied de l'Asticou. Là, les Amérindiens s'arrêtaient pour lancer une offrande, du tabac, dans les flots bouillonnants de ce dieu terrifiant afin de se prémunir contre les dangers du voyage et contre leurs ennemis, et là encore, sur les rebords escarpés, les marcheurs se reposaient un instant pour admirer la scène admirable qui s'offrait à leurs yeux. C'est assurément ce que firent les Brûlé, Champlain, Brébeuf, La Vérendrye, d'Iberville, Bigsby, MacKenzie, Simpson et tous les autres grands noms de notre histoire qui empruntèrent ces sentiers.

De la légende du lac des Fées

La légende du lac des Fées rappelle l'époque où la région de Hull est un lieu où s'affrontent Algonquins et Iroquois pour la maîtrise du « point de rupture de charge » stratégique qu'est l'Asticou, l'impressionnante chute des Chaudières.

« Ça se passe, dit-on, à l'époque des guerres iroquoises... Un groupe d'Algonquins campe sur les rives du lac des Fées (ou lac Hanté) épiant l'occasion d'attaquer les Iroquois... Parmi ceux qui s'y trouvent, il y a une belle princesse amérindienne que fréquentent assidûment deux jeunes et valeureux guerriers. Chacun d'eux rivalise d'ardeur et de promesses pour gagner le cœur de la belle. Mais elle tergiverse de l'un à l'autre, incapable de prendre une décision.



Dessin de Jeffries. Reconstitution du passage d'un sentier de portage. Collection Pierre Louis Lapointe.

Les hommes décident de se rendre sur les bords de la Chaudière dans l'espoir de surprendre en embuscade les terribles Iroquois. En les voyant partir, le cœur de la belle se serre et un grand frisson lui glace les épaules.

La nuit vient... Un coureur ensanglanté, porteur de ténèbres, raconte, haletant, aux femmes, aux

enfants et aux vieillards rassemblés, les douloureuses nouvelles. Apprenant que ses deux amoureux sont morts au combat, la jeune Indienne, désespérée, se lance du haut de la falaise, dans les eaux glacées du lac sans fond. Elle repose, dit-on, au fond du lac des Fées, condamnée à ne pouvoir, de toute éternité, crier sa préférence à l'un des deux esprits, toujours à sa recherche, n'ayant pu, de son vivant, choisir son amant... »

De Philemon Wright et des débuts de l'industrie du bois en Outaouais

En 1805, Philemon Wright décide de tenter l'aventure de l'industrie du bois en faisant préparer un radeau de bois équarri qu'il veut descendre jusqu'à Québec. Il n'a pas grand choix. Son capital de départ est presque épuisé et il lui faut un produit d'exportation qui lui permette de faire vivre sa jeune colonie agricole. Le 11 juin 1806, à l'embouchure de la rivière Gatineau, il quitte avec quatre hommes, à bord du premier radeau de bois équarri de l'Outaouais, le *Columbo*, à destination de Québec.⁶

Cette expérience se révélant un vif succès, c'est le signal de départ de l'industrie du bois dans l'Outaouais. Des imitateurs surgissent de partout et des scieries (pour scier du madrier surtout) voient le jour tout le long de l'Outaouais et de ses tributaires, à



Dessin de Jeffries. Reconstitution de la descente du premier radeau de bois de l'Outaouais, le « Colombo », jusqu'à Québec. Collection Pierre Louis Lapointe.

Hull, à Hawkesbury, dans la Petite-Nation (à North Nation Mills), etc.

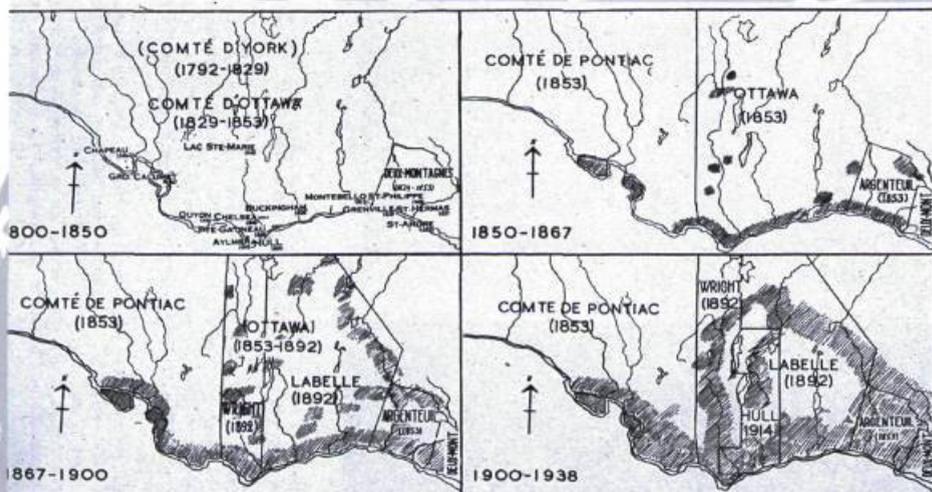
L'industrie forestière du Canada naît grâce aux difficultés d'approvisionnement que connaît la Grande-Bretagne à partir de 1802. C'est en 1802, en effet, que les chantiers navals britanniques manquent du bois nécessaire à la réparation des navires

de la flotte. Puisque la puissance britannique est intimement liée à sa domination des mers, la marine britannique se tourne vers le Canada. Pour encourager l'importation de bois canadien, la Grande-Bretagne impose, dès 1804, un premier tarif sur les bois importés de la Baltique. C'est la naissance de la « préférence coloniale »⁸, qui perdure jusqu'au milieu des années 1840.⁹

Le commerce du bois avec la Grande-Bretagne diminue à partir des années 1850. Le Canada, cependant, voit l'apparition d'un deuxième grand marché pour sa production forestière. En effet, le Traité de réciprocité avec les États-Unis, signé en 1854, entre en vigueur en février de 1855, ouvrant aux producteurs du Québec et de l'Outaouais un énorme marché qui prend la relève du marché britannique.¹⁰ Le bois de sciage remplace graduellement le bois « carré » et domine dorénavant la production canadienne.

Dans le sillage de l'ouverture du marché américain, plusieurs Américains s'installent à la Chaudière, entre Hull et Ottawa (Bytown), et érigent de grandes scieries dans le seul but de fournir ce marché, générant par ricochet de nouveaux besoins en travailleurs. Ces nouveaux emplois attirent dans la région une importante main-d'œuvre d'origine canadienne-française, modifiant peu à peu l'équilibre démographique à l'avantage des francophones.

L'importance du marché des États-Unis encourage le développement du transport fluvial le long de l'Outaouais ainsi que le long du canal Rideau et du canal de Chambly. Des barges et des remorqueurs assurent en effet le transport du bois de sciage vers notre voisin du Sud en passant par les



7. 121. — Carte du développement de la colonisation dans notre région. La section 1800-1850 porte le nom des plus anciennes paroisses ou établissements avec la date de fondation. Les autres sections indiquent en parties ombrées, le progrès de la colonisation. Les noms marqués en gros avec une date sont ceux des comtés fédéraux et de leur création.

LE NORD DE L'OUTAOUAIS DEPUIS LA CONQUÊTE

L'occupation du sol dans l'Outaouais. Cette carte extraite du Nord de l'Outaouais de Louis Taché et al., page 135.

réseaux de canaux américains et canadiens. La voie du canal Rideau donne accès aux canaux américains de Buffalo et Érié tandis que le canal Chambly assure la liaison avec les canaux de l'Hudson via le Richelieu et le lac Champlain.¹¹ L'arrivée du chemin de fer, qui opère l'année durant, réduit peu à peu l'importance de ce trafic fluvial, cependant. Le train est en effet beaucoup plus rapide. Les délais de livraison d'Ottawa à Burlington, par eau, sont alors de dix jours, tandis qu'ils ne sont que de quatre jours pour le trajet Ottawa-Boston par rail.

D'agriculture et de colonisation

On ne peut passer sous silence l'agriculture et le mouvement de colonisation qui marchent le plus souvent main dans la main avec l'industrie forestière. Philemon Wright s'installe d'ailleurs dans la région en 1800 pour fonder une colonie agricole. Si l'industrie du bois joue un si grand rôle dans l'histoire de la région, c'est qu'il n'en a pas le choix.

P o u r
« Squire Wright », la possession du sol demeure son objectif premier. À sa mort, survenue en 1839, il a gagné son pari, puisque sa famille immédiate possède plus de 36 000 acres de terre dans les cantons de



*Le légendaire Joseph Montferrand et son coup de pied au plafond d'une taverne.
Dessin d'Henri Julien (?). Collection Pierre Louis Lapointe.*

Hull, Templeton et Onslow.

DES LÉGENDES LIÉES AU THÈME DE L'EXPLOITATION FORESTIÈRE

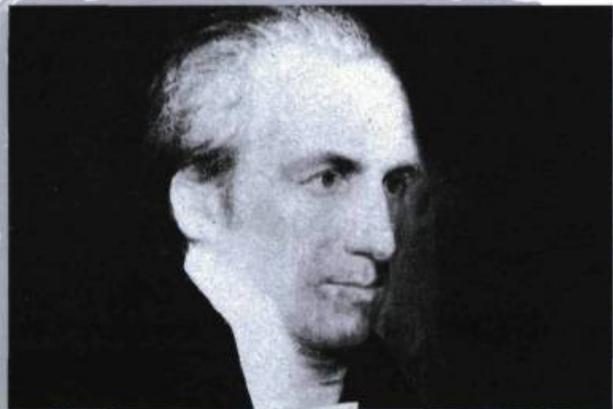
L'importance de l'industrie du bois pour l'Outaouais et pour tout le Québec français a nourri l'imagination populaire pendant des générations, et celle-ci a su adapter des légendes parfois venues d'Europe au vécu des gens d'ici. Soulignons trois de ces légendes, celle de **Jos. Montferrand**, celle de la « **chasse-galerie** », bien connue du grand public, et celle des marionnettes ou du **Money Musk**.

De la légende de Jos. Montferrand

Ce voyageur, homme de

chantier et homme fort ou « **boulé** » légendaire, naît à Montréal le 25 octobre 1802 et s'éteint au même endroit le 4 octobre 1864. Ce personnage aux allures mythiques et légendaires, dont on raconte surtout les prouesses physiques, n'est pas simplement un dur qui se sert de ses poings pour obtenir justice. C'est avant tout un médiateur, fort apprécié de l'élite outaouaise, qui compte sur lui pour régler les conflits qui éclatent entre Irlandais et Canadiens français, sur les radeaux et dans les chantiers, au cours de cette première moitié du XIX^e siècle. C'est un homme d'ordre, l'allié des grands entrepreneurs qui ne peuvent tolérer ces **Shiners** irlandais, dont l'objectif avoué est de chasser les Canadiens français de l'Outaouais.

Montferrand, ce rempart des faibles, fort respectueux du clergé et de ses directives, va s'opposer aux « **Patriotes** » qui optent pour l'insurrection et le recours aux armes. Et cet homme d'ordre et de respect de la loi sait lire et écrire, ce qui est une



*Philemon Wright, fondateur de la colonie agricole de Hull.
Collection Pierre Louis Lapointe.*

personnage mérite peut-être bien de voir son nom coiffer un bâtiment qui se veut symbole de justice, le Palais de justice de Gatineau.

De la légende de la chasse-galerie

Cette légende prend sa source dans la légende française de la chasse du sieur de Gallery, selon Pierre-Georges Roy. Une tradition du Poitou et de la Charente rappelle en effet le récit d'un « Sire de Gallery » qui, « en expiation de la faute qu'il avait commise de chasser un dimanche pendant la grand'messe, fut condamné à chasser de nuit dans les plaines éthérées jusqu'à la consommation des siècles ». Nos voyageurs et coureurs de bois l'ont adaptée aux us et coutumes de notre pays, répondant en même temps au désir bien naturel de ceux qui, isolés dans les bois pendant la période des « Fêtes », s'en-nuyaient à mourir de leurs proches, qui étaient en famille dans les paroisses d'en bas.

D'après notre légende canadienne, ceux qui désirent être transportés rapidement d'un endroit à un autre, à travers les airs, passent un marché avec Satan. Celui-ci, peu favorable aux transports modernes, se sert plutôt du canot d'écorce. Il s'engage donc à conduire les voyageurs pressés aux conditions suivantes : *Primo* – Pendant le trajet, le nom de Dieu ne doit pas être prononcé; *Secondo* – Les voyageurs, une fois partis, doivent veiller à ne pas accrocher, en passant, les clochers d'églises.

Une fois les conditions stipulées de part et d'autre, il n'y a plus qu'à prendre place dans le canot et à prononcer les trois mots cabalistiques suivants : Acabri ! Acabra ! Acabram ! Le léger canot s'élève alors dans les airs et file à raison de 50 à 60 lieues à l'heure.

La version canadienne de la légende de la chasse-galerie, telle que publiée par Honoré Beaugrand, met en scène Baptiste Durand, le contremaître d'un chantier de la Gatineau, qui suggère à quelques-uns de ses compagnons d'aller veiller avec leurs blondes à Lavaltrie.



Chantier forestier typique, Haute-Gatineau, vers 1910. Collection Pierre Louis Lapointe.

Écoutez-le faire sa proposition à un de ses amis :

« *Cré poule mouillée ! continue Baptiste, tu sais bien qu'il n'y a pas de danger. Il s'agit d'aller à Lavaltrie et de revenir dans six heures. Tu sais bien qu'avec la chasse-galerie, on voyage au moins cinquante lieues à l'heure lorsqu'on sait manier l'aviron comme nous. Il s'agit tout simplement de ne pas prononcer le nom du bon Dieu pen-*

dant le trajet, et de ne pas s'accrocher aux croix des clochers en voyageant. C'est facile à faire et pour éviter tout danger il faut penser à ce qu'on dit, avoir l'œil où l'on va et de ne pas prendre de boisson en route. J'ai déjà fait le voyage cinq fois et tu vois bien qu'il ne m'est jamais arrivé malheur. Allons, mon vieux, prends ton courage à deux mains et, si le cœur t'en dit, dans deux heures de temps nous serons à Lavaltrie. Pense à la petite Liza Guimbette et au plaisir de l'embrasser. Nous sommes déjà sept pour faire le voyage mais il faut être deux, quatre, six ou huit, et tu seras le huitième. »¹²

Nos lurons font donc le voyage à Lavaltrie, dansent plusieurs rigodons avec leurs blondes et vers les deux heures du matin se embarquent dans leur canot pour retourner au chantier. C'est Baptiste, le contremaître, qui conduit le canot. Or, il avait pris joliment de bagosse à Lavaltrie et était pompette. Malgré tout, le canot revient à son point de départ sans

avoir accroché un seul clocher d'église, mais juste à côté du camp, par une fausse manœuvre du conducteur, le canot frôle un peu fort la tête d'un pin géant, et nos huit gars sont précipités en bas, dégringolant de branche en branche comme les perdrix que l'on tue dans les épinettes.

M. Beaugrand a mis beaucoup de verve dans son récit. Sa Chasse-Galerie est certainement une des légendes les mieux réussies qui aient été écrites au Canada jusqu'à nos

De la légende des marionnettes ou du « Money Musk »

Cette légende fait état du pouvoir qui échoit à un violonneux qui le veut bien de faire danser les aurores boréales et des dangers d'ensorcellement qui peuvent en découler pour le téméraire qui joue ainsi avec le feu. Un soir, dans les chantiers, raconte Jos Violon, « sur la rivière à Baptiste » « dans les environs de la Gatineau », Fifi Labranche, stimulé par les hommes de chantier, joue le **Money Musk** sur son violon pour faire venir

« comme une sarabande de fi-follets ». On a eu peur que le diable emporte quelqu'un. Fifi Labranche a perdu connaissance. Pendant trois mois, il n'a pas pu jouer d'autre morceau. Il a dû faire bénir son violon par le curé de l'île Perrot pour pouvoir jouer autre chose.

DE L'ORIGINALITÉ DE L'OUTAOUAIS

L'originalité de l'Outaouais tient à l'omniprésence de la rivière des Outaouais, à la nature périphérique et marginale de son développement économique et institutionnel, au rôle décisif de la frontière et à l'impact des politiques de la Commission de la capitale nationale et du gouvernement fédéral sur l'évolution de la région.

La rivière des Outaouais a marqué toute l'histoire de la région. Dès l'époque de Champlain, c'est la principale voie de pénétration vers les Grands Lacs, un raccourci emprunté par tous les grands noms de l'histoire du Canada jusqu'au milieu du XIX^e siècle, par les voyageurs, traiteurs, missionnaires, Amérindiens et militaires qui empruntent les sentiers de portage de la rive nord en direction de Mattawa, du lac Nipissing, de la rivière aux Français et de la baie Géorgienne. C'est la route de l'Ouest et des « Pays d'en haut ».

À l'orée du XIX^e siècle, la rivière se fait porteuse de colons qui s'installent sur ses rives et qui pénètrent le long de ses tributaires. C'est une colonisation agricole qui se transforme rapidement en ruée vers la matière ligneuse, industrie forestière et agriculture se donnant la main pour faire

reculer les marges de l'écoumène. L'Outaouais alimente la ville de Québec et la Grande-Bretagne en bois équarri et en madriers jusqu'à ce que le bois de sciage et le marché américain prennent la relève. Bientôt, en attendant les voies ferrées, ce sont des barges qui acheminent bois d'œuvre, pâtes et papiers vers Burlington et le lac Champlain ou vers Kingston et Buffalo, en direction du grand marché de New York. Plus tard, ce sont les ressources minérales puis énergétiques qui sont exploitées par d'autres et pour d'autres, n'engendrant que peu de retombées pour l'Outaouais. Les matières premières de la région, drainées vers l'est ontarien et vers les États-Unis, transforment l'Outaouais en véritable satellite économique.

La rivière, axe de pénétration et outil de développement de l'ensemble de la vallée, devient éventuellement frontière. Peu à peu, les institutions



Opérations de triage de bois près de Bryson, vers 1910. Collection Pierre Louis Lapointe.

et danser les marionnettes, « des espèces de lumières malfaisantes qui se montrent dans le Nord quand on est pour avoir du frette ». « Ça pétille... ça s'étire et ça se beurraille dans le ciel... comme si le diable brassait les étoiles en guise d'œufs pour se faire une omelette. » Fifi Labranche les a vues danser. Moi aussi. « Son violon en est resté ensorcelé pour plus de trois mois. » La Babiche savait « zitanies de sorcier », pour faire venir les marionnettes. Labranche les a fait danser en jouant le Money Musk. Elles sont venues



Équarrissage d'une pièce de pin, vers 1920. Collection Pierre Louis Lapointe.

se transformer, rattachant de plus en plus l'Outaouais au Québec. Mais ce processus est très lent puisque les structures religieuses de la majorité catholique relèvent de diocèses ontariens qui, au même titre que les structures économiques, drainent les ressources vers la rive droite, en direction de Pembroke, d'Ottawa et de Hawkesbury. La rive nord est marginalisée dans sa relation par rapport à la rive ontarienne jusqu'à la création

tion du diocèse de Hull, en 1963. Le Pontiac, d'ailleurs, relève encore du diocèse catholique de Pembroke.

De l'attrait de l'Ontario

Sur le plan économique, la rive gauche de l'Outaouais est une colonie de la rive droite et d'Ottawa. Dès 1847, avec la création du diocèse d'Ottawa, les structures ecclésiastiques catholiques, centrées sur Ottawa, détournent les ressources et les investissements de la majorité catholique de la rive nord vers la cité épiscopale. Toutes les institutions qui naissent alors à l'ombre d'un évêché prennent racine à Ottawa, desservant les catholiques des deux rives de l'Outaouais. Les collèges, couvents, séminaires, universités, hôpitaux, orphelinats et hospices boudent la rive québécoise, qui reste pauvre en infrastructures jusqu'à la fin des années 1960. Mais le dommage est fait et le rattrapage reste énorme, même si la région a maintenant son université, de nouveaux hôpitaux et toutes les infrastructures scolaires et socio-sanitaires que l'on retrouve ailleurs au Québec. La frontière interprovinciale contribue puissamment à ce rattrapage et à la différenciation des deux rives, éléments essentiels à l'édification d'une personnalité régionale forte, capable de s'affirmer face à la rive ontarienne et aux politiques homogénéisatrices de la Commission de la capitale nationale et du gouvernement fédéral.

Deux Outaouais en un

On oublie trop souvent qu'il existe deux Outaouais, l'un fortement urbanisé et relativement prospère correspondant à la ville de Gatineau



*Empilage de billots, Outaouais, vers 1915.
Collection Pierre Louis Lapointe.*

et à sa couronne périurbaine, et l'autre correspondant aux MRC Pontiac, Vallée de la Gatineau et Papineau, dont les caractéristiques



*Rivière des Outaouais et radeaux de bois « carrés » avec en arrière-plan les édifices du Parlement en construction, vers 1860.
Collection Pierre Louis Lapointe.*

socio-économiques et démographiques sont celles de régions en déclin. Les trois MRC extérieures à ce noyau semi ou totalement urbanisé ne comptent plus que pour 19% de l'ensemble. Or, vers 1941, avant que

ne s'accélère le mouvement d'urbanisation qui contribue puissamment au dépeuplement de cet arrière-pays, la partie des comtés municipaux de Pontiac, Gatineau et Papineau qui correspond aux trois¹³ MRC qui nous intéressent représentait près de 50% de la population totale de l'Outaouais.

Le dépeuplement de cet « hinterland » est étroitement lié à l'abandon de l'agriculture comme activité économique, et en particulier à la modernisation et à la mécanisation de l'industrie forestière, ce qui amène le transfert de la saison de coupe de l'hiver à l'été. L'impact de ce changement de saison est dramatique pour les agriculteurs dont les revenus d'appoint sont tirés du travail en forêt pour le compte des compagnies forestières. Avant ces changements, ils peuvent travailler en forêt pendant

la saison d'hiver tout en se consacrant à leur ferme durant la belle saison; au lendemain de ces bouleversements, ils se voient contraints d'abandonner l'une ou l'autre de ces activités¹⁴.

Le dépeuplement des régions rurales de l'Outaouais, cependant, n'est pas uniquement attribuable aux transformations technologiques de l'industrie forestière et à l'impact de ces changements sur l'agriculture traditionnelle. La croissance démesurée de la fonction publique fédérale et l'attrait des salaires offerts

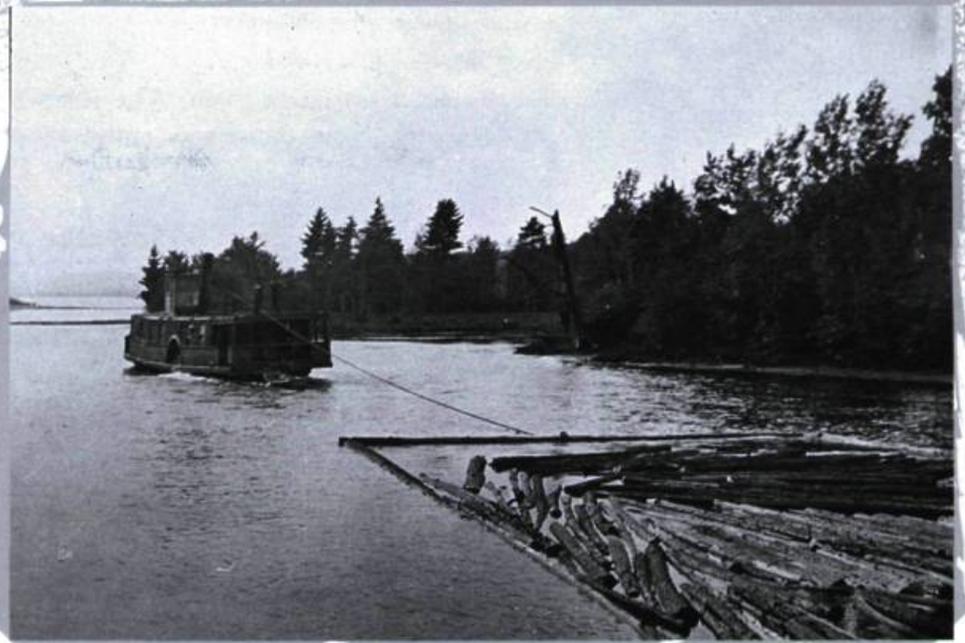
par le gouvernement et les entreprises de la région de Hull-Ottawa et de Montréal en sont également responsables. La vie en ville offre des avantages qui ne sont pas à dédaigner et il serait totalement irréaliste de soutenir que

cet attrait pour la ville ne joue qu'un rôle secondaire dans le dépeuplement de nos campagnes.

DE QUELQUES BÂTISSEURS D'IDENTITÉ

Il arrive de temps à autre qu'une région soit gratifiée de définisseurs et de défenseurs de ses intérêts et de son identité. Mais il faut bien admettre qu'ils ne sont pas légions ! Ils sont surtout moins nombreux que ceux qui viennent occuper les postes clés dans les organismes publics et parapublics de l'Outaouais québécois sans aucune conscience des enjeux régionaux : ces derniers, de passage, ne se mouillent généralement pas pour les intérêts d'une région qu'ils sont appelés à quitter dans le cadre normal de leur « *cursus honorum* ».

Les organisateurs de ce congrès de la FSHQ, mordus d'histoire et passionnés des intérêts de l'Outaouais, marchent dans les traces des Louis Taché et relèvent à leur tour le flambeau de l'identité régionale. Il nous semble incontournable, dans un tel contexte, de rappeler le rôle joué par certains de leurs précurseurs dans cet important champ d'activité régionaliste, et ce, même si nous risquons d'en oublier plusieurs. Un grand nombre d'entre eux nous ont d'ailleurs quittés, pour des cieux plus cléments ou pour un monde meilleur. Ce faisant, il me vient spontanément à l'esprit ce bon ami, un féru d'histoire de la pharmacie, Jacques Gougeon, qui a tout fait pour que soit conservé et mis en valeur dans un hypothétique musée régional la magnifique collection Farley ! Et que dire de la collection de l'imprimerie Gauvin?¹⁵ Et des artefacts religieux orphelins recueillis et toujours en quête d'un lieu de conservation propre à l'Outaouais !



Remorquage de bois dans des estacades, région du Pontiac, vers 1906.
Collection Pierre Louis Lapointe.

QUELQUES NOMS

Louis Taché

Dans le domaine de l'histoire régionale, le Saguenay a eu M^{re} Tremblay, la Mauricie, M^{re} Tessier, les Cantons de l'Est, M^{re} O'Bready et l'Outaouais, le Père Louis Taché. Avec ce dernier comme précurseur et chef de file du mouvement régionaliste de l'Outaouais, nous sommes bien servis ! Ce Spiritain passionné d'histoire et de géographie régionale se fait l'apôtre des intérêts de la rive gauche de notre « Grande rivière » et le défenseur des droits de la majorité française du « Nord de l'Outaouais ». Supérieur du collège Saint-Alexandre et premier provincial canadien des Spiritains, il se fait le fer de lance d'une prise de conscience régionale. Animateur infatigable, il préside à la réalisation, en 1938, de la première synthèse géographique et historique de notre région, *Le nord de l'Outaouais*. L'existence de la Société d'histoire du Nord de l'Outaouais, autour de laquelle gravitent les Romulus Beauparlant, Léo

Rossignol, Joseph Hébert, Hector Legros et Louis Taché est étroitement liée d'ailleurs à ce projet mobilisateur. De tous les combats, avec son bon ami Aimé Guertin, il participe à la rédaction, en 1945, du mémoire de l'Union des chambres de commerce de l'Ouest de la province de Québec sur la création d'un diocèse de Hull et il intervient avec d'autres en faveur du fait français dans le Pontiac.

Aimé Guertin, député provincial de Hull (1927-1935)

Ce personnage haut en couleurs, surnommé « le bolchévique à Guertin » par son grand ami Maurice Le Noblet Duplessis, s'est identifié à la cause ouvrière et à celle de l'Outaouais pendant toute sa vie. Un proche de l'abbé Carrière de la paroisse Saint-Rédempteur de Hull, il lui arrive de tenir tête à l'omniprésence des Oblats à Hull et de revendiquer avec d'autres la création d'un diocèse sur la rive nord de l'Outaouais, ce qui soulève l'ire de deux des archevêques d'Ottawa, M^{re} Vachon et

M^e Lemieux. Et, lors de son passage au conseil exécutif de la Commission de la capitale nationale (1959-1964), il se dresse, tel un coq gaulois, en défenseur des intérêts de la rive québécoise.

Léo Rossignol

Celui-ci est le premier historien de l'Outaouais à rédiger une histoire du canton de Hull qui soit méticuleuse sur le plan de la méthode et des sources. Sa thèse, avant-gardiste pour l'époque, est déposée à l'Université d'Ottawa en 1941. Elle est publiée par tranches dans les ouvrages de Lucien Brault sur Pointe-Gatineau (1949), Hull (1950) et Aylmer (1981).

Le Collège Saint-Alexandre

Seul collège classique de la rive nord de l'Outaouais jusqu'en 1948, c'est une pépinière de défenseurs du fait français en Outaouais. Un nombre impressionnant des chefs de file du Nord de l'Outaouais y sont formés.

Le Centre régional de l'Outaouais des Archives nationales du Québec

Cet organisme du ministère de la Culture et des Communications, mis en place à partir de novembre 1977, joue un rôle de premier plan dans la conservation et la mise en valeur du patrimoine archivistique de l'Outaouais depuis près de trente ans. C'est dans le sillage de cette institution que naissent et se développent la Société de généalogie de l'Outaouais (SGO) et l'Institut d'histoire et de recherche sur l'Outaouais (IHRO). Depuis peu, un nouveau partenariat met en scène un organisme régional dédié à la cause des archives, le Centre régional des archives de l'Outaouais (CRAO). La Société d'histoire de l'Outaouais, née de la fusion de l'IHRO et de la Société his-

torique de l'Ouest du Québec, tout comme la SGO, gravite autour de ce nouveau centre régional d'archives. Ailleurs en Outaouais, d'autres sociétés d'histoire jouent également un rôle de premier plan dans la mise en valeur et la diffusion du patrimoine : du côté francophone, il s'agit des sociétés d'histoire Louis-Joseph Papineau, Saint-André-Avellin, et Buckingham; du côté anglophone, il s'agit de la Gatineau Valley Historical Society et de la Pontiac Historical Society. [N.D.L.R. Quant à l'Association du patrimoine d'Aylmer, un organisme bilingue, elle se concentre sur le patrimoine bâti et naturel ainsi que l'histoire du secteur Aylmer et de l'ensemble du chemin d'Aylmer (à partir du pont Chaudière).]

DE LA CONDESCENDANCE ET DU COLONIALISME CULTUREL

Une région est soumise à des pressions énormes en provenance d'instances gouvernementales supérieures, d'organismes et de groupes de pression dont les intérêts vont parfois à l'encontre de ceux de la région. C'est à n'en pas douter une forme de colonialisme! Et l'Outaouais, convoitée par deux niveaux de gouvernement, est soumise comme nulle autre région du Québec à un chantage économique et idéologique incessant. Et, comme partout ailleurs, les agendas des groupes de pression et des corporatismes de tout ordre interviennent pour bloquer des changements qui seraient dans l'intérêt des habitants de l'Outaouais.

Quelques exemples suffisent pour illustrer ce qui précède :

La délimitation des régions en 1966 par le gouvernement du Québec — Le comité consultatif recommande d'inclure le comté d'Argenteuil dans la région de l'Outaouais.

Les instances technocratiques y substituent le comté de Labelle.

Le colloque sur l'identité régionale de l'Outaouais de 1981 (Institut d'histoire et de recherche de l'Outaouais [IHRO] / Université du Québec à Hull [UQAH] / Ministère des Affaires culturelles [MAC] / Commission de la capitale nationale [CCN]) — À quelques heures de l'ouverture, les autorités du MAC mettent en demeure les organisateurs de l'événement sur la question protocolaire : malgré l'importante participation financière de la CCN à l'événement, ses représentants ne doivent pas participer aux cérémonies d'ouverture. Notre refus d'obtempérer mène à des mesures de rétorsion contre l'IHRO. Les représentants du MAC, y inclus le ministre Richard, se présentent avec deux heures de retard à l'ouverture officielle et l'on charge un thuriféraire du PQ de la mission de saboter la réunion de fondation de l'IHRO.

Le rôle joué par le « grand patrimonial » du MAC — Les jeunes chercheurs de la région se voient rejetés au profit de la firme favorite de ce fonctionnaire dans l'octroi de contrats de recherche en Outaouais.

Le projet d'histoire régionale de l'IQRC (INRS-CULTURE) ou « payer pour forger nos chaînes »... — Ce projet se devait absolument d'être dirigé par un professeur d'université et par un chercheur muni d'un doctorat. Le contrôle réel du projet échoue donc à l'université d'en face. Aussi étrange que cela puisse paraître, quelques années plus tard, les gens de l'Abitibi-Témiscamingue se voient imposer une direction venue du sud, ni universitaire, ni doctorale.

La naissance d'une université en Outaouais — Une succursale de l'UQTR (Université du Québec à Trois-Rivières) installée en pays

de colonisation, à Rouyn, donne naissance à une sous-succursale qui s'installe à Hull. Cette dernière, vu l'importance du bassin de population, prend le dessus sur la succursale de Rouyn... et éventuellement, grâce à une intervention hautement politique, devient université à part entière.

Le petit monde de l'enseignement collégial — Un jour, un professeur de cégep venu d'ailleurs me dit tout bonnement : « S'il y a peu de professeurs du cégep qui sont originaires (voire « autochtones ») de l'Outaouais, c'est qu'il manque de gens qualifiés et compétents en Outaouais! ». Ma réplique fut, je crois, cinglante :

« Cette rareté des effectifs originaires de l'Outaouais s'explique par :

- (1) *le pouvoir discrétionnaire des départements dans l'embauche des profs;*
- (2) *le corporatisme syndical qui donne préférence aux profs qui sont en disponibilité ailleurs dans le réseau;*
- (3) *l'attrait de la fonction publique fédérale (meilleurs salaires et meilleures chances d'avancement);*
- (4) *l'attrait du secteur « collègues communautaires » de la rive ontarienne (meilleurs salaires), voire du secteur « secondaire » de la même province.*

La principale explication en définitive se rapporte à un mignon défaut de la nature humaine : un penchant pour « la république des petits copains »! »

Toponymes, « ononymes » et noms de bâtiments — Les noms de lieux, de rues et de bâtiments publics qui nous entourent peuvent et doivent jouer un rôle de premier plan dans la définition de l'identité régionale et dans le développement d'un sentiment d'appartenance à la région. Les

autorités municipales ont souvent donné l'exemple en se dotant de comités consultatifs sur lesquels siègent des membres de sociétés historiques locales et en dressant des banques de noms se rapportant à l'histoire de la localité ou de la région.

Malheureusement, on ne peut pas en dire autant des cégeps, des commissions scolaires ou de l'université... À l'époque où on n'avait pas peur des modèles de vie et des systèmes de valeur, on avait l'habitude de donner à une école le nom d'une institutrice, d'un curé, d'un commissaire d'école ou d'un inspecteur qui avait consacré sa vie entière à la cause de l'éducation ou le nom d'un des personnages marquants de l'histoire régionale ou nationale. Depuis notre grande libération des années 1960... pour éviter d'être accusés d'être porteurs de valeurs réactionnaires, les autorités scolaires ont donné aux écoles des noms qui rappellent des noms de dépanneurs. Ça nous donne des polyvalentes du Carrefour, de l'Érablière, de l'Île, de la Promenade, etc.

Le Cégep de l'Outaouais — Malgré l'existence d'un comité qui se met à la recherche d'un nom de femme de la région pour désigner le cégep, comité auquel nous avons suggéré le nom de Jean Desprez, on opte pour un nom passe-partout, Gabrielle Roy. À leur décharge, il faut souligner qu'elle était de l'Ouest canadien, et que nous sommes de l'Ouest du Québec! Et pour le campus de Gatineau, on récidive : aucun autochtone de l'Outaouais ne mérite, semble-t-il, de voir son nom coiffer un campus collégial.

UN PROGRAMME D'ACTION POUR L'AVENIR

La défense de l'Outaouais et de son identité nous incite à suggérer un

certain nombre de mesures visant à valoriser le sentiment d'appartenance à l'Outaouais. Nous les donnons comme des pistes à évaluer et à emprunter par les organismes du milieu qui sont en mesure de faire bouger les choses.

À la Société d'histoire de l'Outaouais, une invitation à redémarrer l'inventaire des actes notariés antérieurs à 1900 se rapportant à l'Outaouais afin de reconstituer une partie du patrimoine archivistique et documentaire de la région perdu dans le Grand feu de 1900, et ce, en étroite collaboration avec le CRAO.

À l'Assemblée des évêques du Québec, une invitation à compléter l'opération « conformité des frontières provinciales avec les frontières ecclésiastiques » en joignant le Pontiac au diocèse de Gatineau.

À l'Université du Québec en Outaouais, une invitation à mettre sur pied un programme consacré aux études régionales.

Au Barreau du Québec et à la Chambre des notaires, une invitation à demander une modification à leurs lois constitutives afin de mettre un terme à l'exception « droit civil » à l'Université d'Ottawa. Il faut transférer cet enseignement à l'UQO. Cette anomalie, obtenue à l'époque dans un contexte fort particulier, n'a plus sa raison d'être. L'obtention de cet enseignement par l'UQO serait un atout considérable. C'est le Barreau du Québec et la Chambre des notaires qui définissent les conditions d'admission à leurs professions respectives : c'est donc par des modifications à leurs lois constitutives sanctionnées le 26 février 1953 que l'Université d'Ottawa (quoique extraterritoriale) est ajoutée à la liste des universités autorisées à conférer des diplômes en droit civil. Il s'agit du chapitre 53 des *Statuts refondus du Québec* (1952-1953) pour la *Loi du Barreau* et du chapitre 54 pour la

Loi concernant la profession de notaire.

La *Revue du Barreau* de la province de Québec (tome 12, n° 1, janvier 1952, pages 299 et 392-393) raconte comment les démarches du recteur de l'Université d'Ottawa, le Père Jean-Charles Laframboise, mènent à la modification de la *Loi du Barreau* à cet égard. C'est une lettre de sa part au Barreau en date du 8 février 1952 qui ouvre le dossier de la reconnaissance d'une faculté de droit civil à l'Université d'Ottawa. Le Conseil général du Barreau accepte de donner suite à cette demande « sur division ».

Au gouvernement du Québec, les invitations suivantes :

1. mener à terme, en collaboration avec la ville de Gatineau, le projet d'un véritable « Musée de l'Outaouais »;
2. dans le cadre d'une véritable régionalisation visant à freiner le déclin et le dépeuplement des régions périphériques du Québec et en particulier des terroirs sous-régionaux, permettre aux

commissions scolaires d'offrir en lieu et place des cégeps la formation préparatoire à l'entrée à l'université et aux secteurs professionnels des cégeps. Une telle décision amènerait la création d'emplois d'enseignants de ce niveau dans les régions et réduirait l'endettement des étudiants et des familles dont les enfants doivent s'exiler dans les grands centres pour poursuivre leurs études;

3. dans le cadre d'un programme visant à encourager les études régionales et la valorisation des régions, offrir des subventions substantielles à la recherche et à la diffusion aux sociétés d'histoire, de généalogie, de folklore et de patrimoine vivant;
4. mettre un terme au financement direct ou indirect d'organismes centraux comme INRS-Culture (IQRC) et à leurs programmes interventionnistes et « colonialistes » afin de favoriser des projets authentiques issus et contrôlés par le seul milieu régional;

5. compte tenu la situation frontalière de l'Outaouais, accorder à l'UQO un statut indépendant en la détachant du réseau de l'Université du Québec. Les revenus provenant de la région 07 étant ce qu'ils sont, il n'y a aucune raison de refuser à l'Outaouais ce que la province ecclésiastique de M^{gr} Cabana a obtenu il y a déjà longtemps... Il nous faut l'équivalent d'une Université de Sherbrooke afin de contrer les ponctions de l'Université d'Ottawa sur la rive gauche de l'Outaouais!

La mise en route de telles mesures, tout comme le parachèvement de l'autoroute 50 et la construction d'un lien routier entre le Témiscamingue et le Pontiac et la Haute-Gatineau, sont susceptibles de contribuer de façon décisive à l'épanouissement d'une conscience régionale forte et à la fierté d'être de l'Outaouais.

Notes

¹ Ces données d'ordre géologique sont puisées dans Bruno Landry et Michel Mercier, *Notions de géologie*, 3^e édition, Sherbrooke, Modulo, 1992, pages 522-543.

² Samuel de Champlain, *Voyages* (Éd. C.-H. Laverdière), Montréal, Éditions du Jour, 1973, p. 299.

³ Gérald Pelletier, « Les premiers habitants de l'Outaouais : 6 000 ans d'histoire », dans *Histoire de l'Outaouais*, Chad Gaffield, éd., Québec, IQRC, pages 41-65.

⁴ Voir William L. Marr et Donald G. Paterson, *Canada : An Economic History*, Toronto, Gage, 1910. C'est un ouvrage essentiel pour comprendre la théorie des « staples » et du « export-led model of economic growth ». [N.D.L.R. « staple » se traduit par « principal, de base »; « export-led model of economic growth » signifie « modèle de croissance économique s'appuyant sur les exportations ».]

⁵ Pour de plus amples renseignements sur le commerce des fourrures, voir Courtney C.J. Bond, *The Ottawa Country*, Ottawa, Queen's Printer, 1968, p. 17 et Clyde C. Kennedy, *The Upper Ottawa Valley*, pages 85 à 105. En 1793, il n'y a plus aucun poste sur cette partie de l'Outaouais. Le premier poste en amont des chutes de la Chaudière se trouvait à la pointe Mondion, au pied des chutes des Chats. Voir également : Norman Anick, *The Fur Trade in Eastern Canada until 1870*, Parcs Canada, Manuscript Report no 20, vol. 1, Ottawa, 1976, p. 139; Ernest Voorhis, *Historic Forts and Trading Posts....* Ottawa, Dept. of the Interior, 1930, p. 15, 62 et 94, ainsi que C. J. Bond, « The Hudson's Bay in the Ottawa Valley », dans *The Beaver*, printemps 1966, p. 4-21.

⁶ Sandra J. Gillis, *The Timber Trade in the Ottawa Valley, 1806-1854*, Ottawa, Parks Canada, manuscript report no. 153, p. 65-70.

⁷ *Ibid.*, p. 5.

⁸ *Ibid.*, p. 6.

⁹ *Ibid.*, p. 9-10.

¹⁰ *Ibid.*, p. 60-64.

¹¹ David Lee, *Forest Products Industries in the Ottawa Valley, 1850-1925*, Ottawa, Historic Sites and Monuments Board of Canada, 1985, p.107-108.

¹² Pierre-Georges Roy, « Les légendes canadiennes », dans *Les cahiers des dix*, n° 2, 1937.

¹³ *N.D.L.R.* En fait, il existe maintenant quatre municipalités régionales de comtés (M.R.C.) en Outaouais : la M.R.C. Papineau, à l'est de Gatineau (essentiellement la région de la Petite-Nation), la M.R.C. Pontiac, au nord-ouest de Gatineau; ainsi que la M.R.C. des Collines-de-l'Outaouais, qui encercle Gatineau par le nord, et la M.R.C. de la Vallée-de-la-Gatineau, tout à fait au nord de la région « 07 ».

¹⁴ Helen E. Parson, "The Rise and Fall of Farming in a Marginal Area: The Gatineau Valley, Quebec", dans *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 19, n° 48, décembre 1975, pages 573-582. Aussi : Ingo Eberle, (1983), *Les abandons de ferme et la concentration de l'habitat dans l'Outaouais rural québécois*, Ottawa, Université d'Ottawa, Notes de recherches du Département de géographie, n° 42.

¹⁵ *N.D.L.R.* Les deux collections (Gougeon-Farley et Gauvin) sont maintenant au Musée de l'Auberge Symmes que plusieurs congressistes ont pu visiter lors du congrès de Gatineau, en juin 2005.



Draveurs au travail. [Bibliothèque et Archives du Canada C-079019]